

LE CIEL EST TOUJOURS BLEU

Caroline Logiou

Il y a

La plus jeune
La plus âgée
Et L'écrivaine

Les trois âges de la vie d'une seule et même femme.

« Le petit toit que forment les livres lorsqu'on les
entrouvre, tranche tournée vers le ciel, est le plus sûr
des abris »

CHANTAL THOMAS, *Souffrir*

« Je suis heureux pour la première fois de ma mort »

C'est ce qu'écrivit MARCEL MOREAU pour son épitaphe.
Marcel rendit son dernier souffle le 4 avril 2020,
emporté par le Covid-19.
Ce texte lui est dédié.

Cela fait plusieurs jours que je n'écris pas. Déjà, en posant cette phrase, j'ai la sensation de délier le sort qui m'était jeté. Il suffisait donc d'écrire ne serait-ce qu'un début de quelque chose et continuer jour après jour.

La plus jeune

Lorsque je suis arrivée aux urgences, il y avait du monde. J'avais mal mais je ne voulais pas le montrer. C'est quelque chose de très ancien, ça, chez moi. Ne pas montrer que ça fait mal. Comme si je l'associais à une faiblesse que je ne pouvais pas me permettre de dévoiler aux autres. J'ai attendu plusieurs heures. L'intensité de la douleur ne faisait qu'augmenter. À un moment, je me suis levée et j'ai commencé à taper ma tête contre le mur. Tout doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Cela détournait le chemin de la douleur, ça me soulageait. Un infirmier est passé près de moi et s'est moqué. Il pensait sans doute que je faisais le semblant de quelque chose. Le semblant d'avoir mal. Je n'étais pas trop inquiète à ce moment-là. J'étais jeune, insouciante de ma santé, comme s'il s'agissait d'une valeur acquise pour longtemps encore. Je me souviens de ma surprise lorsque l'on m'a annoncé qu'on allait m'hospitaliser. Ils cherchaient de la place pour moi. L'hôpital était complet. Je me souviens de cet homme que je n'ai plus jamais revu par après. Il avait une belle voix. Il m'a dit très simplement qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, qu'il allait me trouver une place. Je me souviens de la chaleur de sa voix. De son regard. Et oserais-je le dire, de sa bonté. C'est un de ces petits moments, un presque rien qui a changé beaucoup de chose. Car sa manière à lui de me dire cette chose si simple - il allait prendre soin de moi - m'a réconforté pour longtemps. Beaucoup plus que les paroles qui vinrent plus tard des personnes qui m'étaient le plus proche et que je sentais désespérées. On m'a attribué une chambre à l'étage des contagieux. C'est le soir maintenant, j'entends les télévisions qui fonctionnent dans les autres chambres à travers la cloison. Demain, je découvrirai la vue : en face et sur les côtés se tient un bâtiment immense qui empêche le soleil de rentrer par la fenêtre. Béton et métal, pas d'horizon. Une masse d'ombre devant les yeux. Je ne savais pas encore que ce serait mon seul paysage pour les trois semaines à venir.

La plus âgée

Je ne peux pas dire que je suis heureuse. C'est comme une dissonance difficile à cerner, à assumer même. La peur m'a envahie presque immédiatement. Comme si cela rabattait les cartes de mon existence. J'ai peur de tout ce bonheur qui surgit soudainement. Comme si, je n'y avais pas droit. J'ai peur que ce bonheur si grand me soit repris à tout instant. Comme si je me tenais au bord d'un précipice et que toute mon existence dorénavant serait teintée d'une inquiétude permanente, irraisonnée, instinctive, irrépressible.

Et soudain, cette évidence. Je ne peux pas écrire en présence d'un autre. J'ai besoin de me terrer au fond d'un trou et de m'y cacher. Comme un repli sur soi nécessaire pour s'abandonner à la bave, à l'ennui, à ce qui fait tressaillir, à trouver le mot juste et vomir le rythme en se balançant sur sa chaise. Ne plus se ressembler. Être absente pour les autres.

Dormir n'importe comment. Par intermittence, par à-coups. Se réveiller sans ne devoir rien mais se lever avec l'envie première d'écrire ce qui vient tel un dialogue incessant avec soi-même pour apprendre quelque chose de soi -peut-être- et des autres.

La plus âgée

Pour le moment, c'est encore un secret que je goûte à chaque instant. Je ne me résous pas à l'annoncer. Je retarde ce moment. J'ai besoin de temps pour apprivoiser cet événement. Le faire mien tout à fait, l'assumer pleinement, le revendiquer, le faire exister.

La plus jeune

Le réveil est brutal. L'hôpital a ses rituels auquel on ne saurait échapper. À 6h, l'infirmière rentre dans ma chambre, allume les néons et me fait une prise de sang. Il en sera ainsi tous les jours. Il paraît que j'ai de « mauvaises veines », c'est-à-dire qu'elles sont difficiles à trouver. On va me faire mal et de plus en plus mal jusqu'à ce que mes bras soient recouverts d'hématomes et que tout mon corps se tende à l'idée de la seringue et que je doive serrer les dents pour supporter cette aiguille si fine qui, décidément, ne veut plus rentrer sous ma peau.

Aujourd'hui, ciel bleu. Il y a le décompte des morts. Et cette mésange qui se pose sur la branche sans que cela semble l'émouvoir.

La plus jeune

Ils ne comprennent pas ce que j'ai. Chaque jour, une hypothèse est soulevée au sein de l'équipe médicale. On ne me dit rien. Je passe un examen. Ce n'est qu'après que l'on m'annonce : « Ce n'est pas une tumeur au cerveau », « Ce n'est pas une tumeur de la moelle épinière », « Vous n'êtes pas séropositive », « Ce n'est pas le syndrome de la queue de cheval », « Ce n'est pas la sclérose en plaques ». Tous les jours, j'apprends l'existence d'une maladie que je n'ai pas.

Et soudain, ce sentiment très bête de ne pas faire partie de cette catégorie de la population « essentielle » en temps de pandémie.

La plus jeune

On m'a apporté des livres mais je suis incapable de lire ou de penser. C'est curieux comme le fait d'avoir du temps ne suffit pas, il faut aussi du calme, du silence. Ce qui me réjouit le plus est cette caisse de clémentines que l'on m'a apportée. La nourriture de l'hôpital est insipide. Il n'y a aucun plaisir là-dedans, aucune attention, aucun soin. Il faudra trouver le réconfort ailleurs.

La plus âgée

Le plus étrange est sans doute le caractère « irréel » de cet événement. Je ne sens rien. Je ne vois rien. Ou si peu que parfois, je doute que cela existe « pour de vrai ». Y a-t-il réellement un être en devenir à l'intérieur de moi ? C'est absolument terrifiant. Je ne peux pas m'empêcher de penser à « Alien ». À cette invasion d'un corps par un autre. À cette déchirure.

Hier, j'ai dit : « Cette brioche, c'est une tuerie ». Ce n'est qu'un peu plus tard, en me remémorant cette phrase que son absurdité m'est apparue, son indécence même. Cette « légèreté » du langage s'est évanouie à présent.

Sentiment identique lorsque des années auparavant, après le suicide d'un ami, l'expression « ça me tue » dite à tout bout de champ m'était devenue viscéralement insupportable.

La plus jeune

Je projette ma mort très tranquillement. Je me demande ce que j'aimerais faire si l'on m'annonçait qu'il me restait peu de temps à vivre. Au début, j'imagine que je ferais ce voyage que je me suis promise de faire. Aller au Népal et voir l'Himalaya. Mais très vite, je comprends que non, le plus important pour moi serait de passer du temps auprès des miens. J'ai l'impression d'y voir clair pour la première fois. Ce qui me semblait important hier ne l'est plus aujourd'hui. C'est si simple finalement.

À 17h30, le soleil rentre dans l'appartement et l'inonde de lumière pendant 37 minutes. Je me tiens là, au rebord de la fenêtre et la chaleur sur ma peau me fait du bien. Je connais maintenant son chemin. Les dessins qu'il crée sur le mur, les ombres qu'il dessine, les reflets qu'il fait apparaître. Le soleil invente des nuances chaque jour.

La plus jeune

Toutes les nuits, j'entends ma voisine de chambre crier de douleur. Ça ressemble à des râles. Je ne l'ai jamais vue. C'est étrange d'imaginer ce bâtiment rempli de personnes ayant mal. Un bâtiment rempli de douleur. C'est pour moi, aussi, tout à fait étrange de savoir que des personnes ont choisi de s'occuper de cette douleur, de s'y confronter jour après jour.

La plus âgée

Pour la première fois, c'est devenu concret. Jusqu'à présent, j'avais comme un doute. Peut-être, s'étaient-ils trompés ? Peut-être que tout cela était une vaste illusion d'où on allait me sortir bientôt. Un canular en quelque sorte. Mais maintenant, je sais qu'elle est là, à l'intérieur de moi. Je l'ai vue. J'ai entendu son cœur battre. Je l'ai vu boire du liquide amniotique et faire des bulles. Et tout cela se passe à l'intérieur de moi. Je sens que mon corps est devenu un antre où je peux te protéger, te faire grandir le temps qui te sera nécessaire. Tu peux rester là, bien au chaud, à l'abri de la lumière, du vent et du vacarme ambiant.

Aujourd'hui, je ne ressens plus le besoin de sortir de chez moi. L'intérieur me rassure davantage. J'imagine alors une société où chacun resterait chez soi et ne partagerait plus rien, excepté de manière « virtuelle ». Une société qui isole les individus les uns des autres, crée de la méfiance, où l'on n'a même plus accès au visage de l'autre car celui-ci est « protégé » par un masque. Une société de mise à distance. Une société du confinement permanent.

La plus jeune

Mon corps est devenu au fur et à mesure des jours, un objet que l'on triture, touche, examine, déplace, observe. Mon corps est devenu une source de chiffres, de courbes, de résultats d'analyse, une énigme médicale à résoudre, une enquête à mener coûte que

coûte. Mon corps ne m'appartient plus. Et si je voulais m'échapper de tous ces fils auxquels je suis relié, je ne pourrais même pas. L'hôpital a fait de moi sa « chose », son objet d'étude. L'autorité médicale est si forte que je n'ose même pas la contester. Je rêve d'évasion.

Il est 20h et les oiseaux s'affolent, les rues applaudissent de toute part.

La plus âgée

Aujourd'hui, je sens mon ventre qui prend de l'ampleur. Il semble vouloir s'échapper, prendre son indépendance, aller de l'avant.

La plus jeune

Derrière le bâtiment, j'aperçois aussi l'extrémité d'une grande roue. Je n'ai jamais apprécié particulièrement les grandes roues mais là, d'imaginer des gens dedans, regardant l'horizon s'étendre devant leurs yeux me fait un bien fou.

Plus tard, lorsque je serai sortie de l'hôpital et que l'on me demandera ce que je voudrais faire en premier, ce sera cela. Faire un tour sur la grande roue. Attendre ce moment où l'on vous immobilise tout en haut et regarder le paysage avec un sentiment de quiétude intense comme si ce moment seul avait le pouvoir d'apaiser quiconque le regarderait.

Le ciel est toujours bleu, 705 morts.

Ce chiffre ne veut rien dire. Demain, il sera différent. Après-demain, aussi.

Pour comprendre ce que ce chiffre veut dire, il faut se remémorer ce que m'a fait la perte d'un être cher et multiplier cette douleur par sept-cent-cinq aujourd'hui. Par un autre nombre demain. Et là, peut-être, je peux saisir une infime partie de ce qui se cache et de ce que cela révèle autour de soi.

Parfois, j'aimerais être capable d'écrire une comédie. Alors, je la dédicacerais à mon père car c'est le genre littéraire qu'il préfère.

La plus âgée

Plus tard, tu parcourras le monde en vélo, en train, à la nage. Mais pour l'instant, je te protège de la sauvagerie du monde.

La dernière fois que je suis sortie de chez moi, j'ai vu un couple interpeller un joggeur qui les avait frôlés de trop près. Celui-ci s'est avancé vers eux menaçant, postillonnant sur leurs visages pour se venger de ce qu'il estimait être la remarque de trop. Plus il avançait vers eux, plus le jeune couple reculait. Les postillons étaient devenus une arme d'intimidation massive.

La plus jeune

Les jours passent au ralenti. Aujourd'hui, le terme « patient » m'apparaît sous un jour nouveau. J'en comprends toute l'étendue.

Au téléphone, j'entends la voix de mon amie et ses silences pour me raconter comment elle est sortie dans la rue avec sa fille de trois ans. Comment elles ont admiré un parterre de

fleurs ensemble et comment une femme qui se tenait derrière sa fenêtre a commencé à leur expliquer qu'elle était contaminée et qu'elle devait rester seule chez elle. Qu'elle avait contracté la maladie en visitant sa fille en Espagne. Que celle-ci était malade à son tour. Et comment, elle devait faire face à tout ça, isolée du monde qui l'entoure.

La plus âgée

Avant cela, il avait fallu s'habituer à perdre du sang. De passer de la joie à la douleur, puis de se résigner à avoir peur de se réjouir trop tôt, avoir peur que cela se reproduise et que cela se reproduise encore et encore. Comme un empêchement éternel et sans fin.

L'homme est un animal d'habitude. Il faut croire qu'il s'habitue à tout.

La plus âgée

Je t' imagine recroquevillé à l'intérieur de moi et je me revois dans cette même position que j'adopte parfois au creux de mon lit lorsque tout va mal. Je me dis alors que ces neuf mois passés à l'intérieur du corps d'un autre - d'un tout autre que soi - laisse des traces et que nous en gardons la sensation d'un réconfort, d'une protection, d'un refuge.

La plus jeune

C'est la deuxième ponction lombaire qui a donné son verdict. J'ai demandé à voir le liquide qu'on vient de me prélever. Sa couleur est belle, blanche avec de légères bulles argentées. Il a fallu tout ça pour découvrir que ce n'est qu'un simple virus responsable de tout ce bordel. Un homme me l'a donné avec ce qui peut, être, le plus intime des actes. Il a modifié mon corps. De par cette expérience, de par la maladie. Mon corps maintenant en détient la mémoire.

En ce moment, je ne peux écrire que le soir. Comme s'il fallait que la nuit pose son silence sur moi pour que je retrouve le calme.

La plus âgée

Aujourd'hui, j'ai partagé mon secret pour la première fois. J'étais étonnée que ma voix soit si calme. J'ai pu le dire très simplement : « Je suis enceinte ». Ma voix n'avait pas peur. Je crois même que j'étais heureuse de le dire. De partager cette nouvelle. Je crois que je peux commencer à être heureuse pour de vrai, à ne pas réprimer ce bonheur, à le sentir grandir en moi. Oui, je crois que je peux avoir confiance dans ce qui arrive.

La plus jeune

Ce jour-là
Lorsque je suis sortie
pour la première fois
au-dehors
Il faisait froid
Le vent piquait mes joues
et s'engouffrait sur ma gorge
Là, ce jour-là
J'ai aimé cette sensation
au-delà de tout
Mes jambes étaient très faibles

J'avais lentement
dans la rue
Mais chaque image
Chaque son
Me parvenaient différemment
Je goûtais chaque instant
dans sa plus plate banalité
Tout était différent
Et parfaitement identique

Caroline Logiou

– Tous droits réservés –

Ce texte a été écrit en mars 2020 dans le cadre de la série de commandes « Confinement », une initiative du Centre des Écritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles, en partenariat avec Pierre de Lune, Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles.

